

La fonction du phallus dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant »¹

Cecilia HOPEN

(113)«La fonction dite du phallus, nous signale Lacan dans la quatrième leçon, est à vrai dire la plus maladroitement maniée »² même si elle est essentielle au discours analytique.

On peut se demander pourquoi. Je crois que nous pouvons trouver quelques réponses dans l'analyse rigoureuse que Lacan fait de cette fonction dont j'essaierai de vous transmettre la lecture que j'en fais.

La foisonnante richesse du texte est une sorte de matrice par laquelle un grand nombre de questions se trouvent abordées. Je me contenterai de (114)quelques-unes en me limitant presque uniquement à ce séminaire.

Lacan reprend ici ce que nous avons encore du mal à avoir toujours à l'esprit. C'est très simple mais on l'oublie très souvent : ce qui s'établit de relation entre deux êtres parlants – plus spécialement entre un homme et une femme – ne peut tenir que par la grâce d'un élément tiers, celui que la psychanalyse désigne sous le terme de phallus. Celui-ci, loin de se confondre avec l'organe mâle dont il vient, via l'antiquité gréco-romaine le nom, est ce que Lacan appelle un signifiant, c'est-à-dire qu'il est essentiellement tributaire de l'ordre du langage. « Le phallus, en mettant l'accent sur un organe, ne désigne nullement l'organe dit pénis avec sa physiologie, ni même la fonction qu'on peut, ma foi ! lui attribuer avec quelque vraisemblance, comme étant celle de la copulation » (p. 59).

« On ne sait rien de son sexe », de « ce qui s'appelle le phallus » (p. 71). Ce qui compte, c'est sa fonction ; et sa fonction « vise de la façon la moins ambiguë », depuis Freud, « son rapport à la jouissance » (p. 59). Il y a – et c'est cela que Lacan pose comme la fonction

¹ Exposé fait lors du Séminaire d'été 1996, Paris, août 1996.

² J. LACAN, Le Séminaire, livre XVIII (1970-71), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, publication interne de l'AFI, p. 59.

du phallus – une jouissance qui constitue ce rapport, ce qu'il appelle « sa condition de vérité » (p. 59). Et qu'elle est la jouissance visée ? La jouissance féminine.

Je vais donc partir de la phrase suivante, dite dans la quatrième leçon, phrase qui m'a fait beaucoup travailler : « Le phallus, c'est l'organe en tant qu'il *est*, e.s.t., il s'agit de l'être, en tant qu'il *est* la jouissance... féminine. Voilà où et en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir » (p. 59-60). Lacan nous dit qu'il ne veut pas tout reprendre et nous demande de nous reporter au texte sur la direction de la cure. Déjà en 1958, dans cet article, il nous dit que pour le névrosé, recevoir ou donner le phallus est également impossible, soit qu'il sache que celle qui représente l'Autre ne l'a pas ou bien qu'il a, parce que dans les deux cas, son désir est ailleurs : ce qu'il vise, c'est *être* le phallus ; et qu'il faut que l'homme, mâle ou femelle, accepte de l'avoir ou de ne pas l'avoir, à partir de la découverte qu'il ne l'est pas.

Cette formulation donc – « le phallus est l'organe en tant qu'il est la jouissance féminine » –, vise autant un homme qu'une femme et vient indiquer ainsi deux places, une place à prendre et une place à donner pour chacun des partenaires, où l'imaginaire qui est accroché à ce phallus vient (115) à se nouer, à se mettre au service d'un acte, où la jouissance et le semblant sont compris dans la définition même, c'est-à-dire que l'homme ou la femme ne sont pas l'un sans l'autre dans le rapport au phallus. Tout cela, bien entendu, est cohérent avec ce que Lacan va dire ici sur l'identification sexuelle et la castration.

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour les garçons, de ce qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui est important, ça n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, c'est que pour les hommes, la fille c'est le phallus. Et c'est ce qui les châtre. Que pour les femmes, le garçon c'est la même chose, c'est le phallus, et c'est ça qui les châtre aussi. (...) Le garçon et la fille ne courent, donc, de risques que par le drame qu'ils déclenchent, ils sont le phallus pendant un moment. » (p. 31)

Ce qui définit le signifiant homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Et qu'est-ce que ce « faire-homme » ? L'un des corrélats essentiels, c'est de faire signe à la fille qu'il en est un, « et c'est ça, nous dit Lacan, se placer d'emblée dans la dimension du semblant » (p. 29), qui pour lui implique, bien entendu, la courtoisie et tout le travail que ce « du semblant » comporte et qui serait rompu dans un acte de violation, par exemple. « En japonais, nous rappelle-t-il, la vérité renforce la fiction (qu'il dénote) justement d'y ajouter les lois de la politesse » (p. 112). Cette mise au point de notre inéluctable rapport au signifiant phallus en tant que sujet, sujet parlant, n'implique ni révérence ni allégeance, mais sa rigueur ne laisse pas de place pour échapper à notre choix : ou un homme ou une femme. Ici, l'identification sexuelle n'est pas réglée par les conditions du sujet, ni par son image corporelle, mais par l'articulation que, pour chacun, le langage doit réaliser avec le corps, le sien, et celui de l'autre, articulation dont le phallus est l'ordonnateur. Je ne crois pas que le fait de mettre l'accent sur le semblant homme ou le semblant femme soit une proposition qui permettrait de faire l'économie du malaise d'avoir à soutenir notre désir dans une certaine incertitude.

Il dira « le phallus est le signifiant de la jouissance sexuelle », mais (116)quelles sont les conditions pour que la jouissance sexuelle puisse avoir lieu ?

D'abord, il faut se confronter à ce paradoxe que « la jouissance sexuelle n'ait trouvé, pour se structurer que la référence à l'interdit » (p. 98), c'est-à-dire que l'origine de la possibilité de la jouissance sexuelle passe par un renoncement à une jouissance maximale qui confine à la jouissance mortelle, à la souffrance, comme nous le savons, étoffe de toutes les jouissances. Mais le paradoxe, c'est que parfois on ne peut pas la quitter : qu'en serait-il de notre cher être ? Où viendrait-il se loger ? « Sa structure, la jouissance sexuelle la prend donc de l'interdit porté sur la jouissance dirigée sur le corps propre (...) et sur le corps dont le corps propre sort, à savoir le corps de la mère » ; et ce qui tranche, ce qui fait un (comptable), c'est fondamentalement le phallus. On pourrait dire que le tabou de l'inceste est déjà une métaphore. Le passage par l'Autre peut faire penser qu'il y a un phallus réel chez l'Autre, c'est ça les effets imaginaires du symbolique, et c'est ça la perversion – la perversion, ce n'est pas sérieux, dit Lacan –, c'est qu'il y a quelqu'un qui l'a pour de vrai. Le refus de la castration, si quelque chose lui ressemble, c'est d'abord le refus de la castration de l'Autre – de la mère premièrement. On entend dire parfois que la psychanalyse est un luxe ? Nous dirons que c'est plutôt la névrose qui en est un, parce que la division (*Spaltung*) vient établir le capitonnage phallique qui fait qu'un sujet névrosé n'est pas sans savoir : c'est la division introduite en lui par le phallus.

A plusieurs reprises dans le séminaire, Lacan fait référence à ce *trop de jouissance* comme le contraire de la mise en place de la castration, de la fonction phallique.

Je voudrais signaler deux articulations concernant ceci. L'une se trouve au commencement de la leçon 5, intitulée *L'achose* : « Ce qui veut dire qu'elle est absente, là où elle tient sa place, ou plus exactement, que l'objet a qui tient cette place, doit être "ôté" et laisser l'acte sexuel tel qu'il l'accentue ici, c'est-à-dire la castration » (p. 71). L'accolement à l'objet a va rester généralement caché, plus ou moins secret, parce qu'il va contre la loi qui interdit de jouir du corps de l'Autre, de la mère d'abord, ou des objets a qui se (117)produisent de cette séparation, de cet Autre maternel, primordial, puissant, interdit et refoulé. L'autre articulation fondamentale sur ce qu'empêcherait la castration, se trouve dans la dernière page du séminaire, où l'appel surmoïque « à une jouissance pure » serait un ordre impossible à satisfaire, c'est-à-dire un appel à une non-castration (p. 158). L'actualité de ce type de discours nous effraie par la logique dangereuse que de tels propos comportent.

Nous avons des difficultés avec la jouissance et plus électivement avec la jouissance sexuelle. Ce qu'il appelle ici la castration « aurait le privilège de parer à ce quelque chose dont l'indécidable fait le fond du rapport sexuel » (p. 150), en tant qu'elle va ordonner la jouissance, mettre un peu d'ordre, quelque chose qui rend possible, sous la forme de la castration, la béance de la structure. Mais nous savons qu'il ne suffit pas que l'irruption d'une vérité se produise pour que pour autant soit abattu ce qui se soutient de ce discours.

Nous lisons ce séminaire en ayant présent – et c'est peut-être inévitable – des articulations plus précises, qui passent par l'écrit, par les mathèmes que Lacan construira plus tard : les formules de la sexualité et le noeud borroméen. C'est pour cela même qu'on est touché et éclairé par les efforts qu'il fait pour différencier les différents concepts, entr'autres, désir et instrument phallus. « Le pénis lui, il se règle (...) sur le désir, c'est-à-dire sur le plus de jouir, c'est-à-dire sur la cause du désir, c'est-à-dire sur le fantasme » (p. 62). On est surtout dans l'ordre de l'Imaginaire. Tandis que le phallus a à voir avec la castration, avec une position

dans le discours, l'être ou l'avoir. Si le fantasme bouche le trou, la castration, la fonction du phallus viendrait à démontrer le trou, à le mettre en évidence. Il place le désir comme effet de langage et le phallus comme cause du langage. Et mettant en conjonction, en identité, le désir et la loi, Lacan va relier le phallus et le désir. Voyons comment.

Nous sommes partis de l'interdiction inscrite en nous, de cette béance telle que la laisse ouverte le phallus. Lacan place le langage dans cette béance, et ainsi le phallus est posé comme cause du langage et pas comme origine (p. 63). Que notre béance en tant que parlêtre soit provoquée par le (118) langage ou inversement, ça revient au même et c'est incontournable. Mais ce que Lacan souligne c'est que le langage introduit dans cette béance du rapport sexuel, telle que la laisse ouverte le phallus : « Ça n'est, non pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différents qui s'appellent l'être et l'avoir » (p. 60).

Et ce qui rend évident cette distance, c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la *loi sexuelle*. Une loi qui est cohérente à tout le registre de ce qui s'appelle le désir, de ce qui s'appelle l'interdiction. Et c'est de la béance même de l'interdiction inscrite que relève la conjonction, voire l'identité de ce désir inconscient et de cette loi. Ce qui pose comme conséquence que tout ce qui relève de l'effet de langage et de la « demansion » de la vérité qu'il instaure, ne peut être qu'une structure de fiction. C'est en ce sens que le rapport de l'homme et de la femme est radicalement faussé par la loi dite sexuelle (p. 66), radicalement faussé comme le montre cette lettre en souffrance dans le conte d'Edgar Poe que Lacan va nous donner comme exemple de castration parfaitement réalisée.

Dans la même veine, vers la fin du séminaire, il nous donne un éclairage saisissant sur ce que parler veut dire : « La division sans remède de jouissance et du semblant. La vérité c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mi-dit de la vérité » (p. 136). C'est une façon de dire que du fait que l'être humain parle, le champ du besoin est entièrement dénaturé... ; le désir et l'amour fleurissent sur un autre champ, qu'il nous plaise ou pas, celui du langage. C'est en ce sens que j'entends cette autre affirmation : « Le phallus est la jouissance sexuelle, en tant qu'elle est solidaire du semblant » (p. 30). « L'homme, la femme, n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours (...) ils sont des faits de discours » (p. 131), et c'est dans un discours que les étant hommes et femmes naturels ont à se faire valoir. C'est en ce sens qu'on parle d'un rapport sexué, plus que d'un rapport sexuel ; la différence entre les deux, c'est que par l'intermédiaire de l'inconscient nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a à faire avec le sexe.

(119)A la fin du séminaire, Lacan nous dit que *Die Bedeutung des Phallus* est en réalité un pléonasme : il n'y a pas dans le langage d'autre *Bedeutung*, d'autre signification que celle du phallus. Tout ceci est tellement rigoureux et l'on constate à la fois comment nous sommes esclaves, nous sommes des éternels enfants du signifiant, que l'introduction de l'écrit, de la lettre vient nous donner un peu d'air dans ce rapport au rien, au non-sens où le phallus n'est pas invité. Mais, il va dire à différentes reprises que « c'est de la parole qui se fraie la voie vers l'écrit » (p. 55). « De la parole qui peut s'appuyer sur ». Dialectique que je trouve un des points centraux du séminaire.

Et c'est dans ce travail sur le langage, à partir de l'écrit, qu'il pense qu'un déplacement de langage est possible et qu'un progrès est possible.

La lettre est du réel même si elle a des incidences symboliques et imaginaires. Si Lacan introduit ici la lettre comme germe, c'est dans le sens de ce que la lettre peut créer, et comment la lettre pourrait faire littoral (cf. leçon 7) et échapper à l'empire du signifiant, à l'empire du phallus. En évoquant le réel de la lettre, Lacan vient dire non au sens, qui est toujours phallique, toujours ordonné par une chaîne signifiante.

Or, aussi essentiel que soit le phallus, est-ce qu'il est un référent ? Non, le phallus est un signifiant, mais « il évoque un référent (...) et le référent est toujours réel parce qu'il est impossible à désigner » (p. 41). Dans le meilleur des cas, nous dit Lacan, on peut construire le référent. Et on le construit si on peut. Le semblant, homme ou femme, est une construction. « Construire ce référent change le statut du sujet » (p. 112). Comme nous le savons, le sujet est divisé par le langage : « Un des registres peut se satisfaire de l'exercice de la parole, et l'autre peut se satisfaire de la référence à l'écriture (...) et rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant » (p. 112).

Il y aura plusieurs exposés centrés sur l'écriture ; je vais donc juste ébaucher comment Lacan articule ces deux registres. « L'écriture (...) n'est que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair » (p. 134). C'est en cela que se démontre que la jouissance sexuelle n'a pas d'os et il joue sur ça d'un air assez mutin... « Mais l'écriture, elle, pas le langage, donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent (120)s'ouvrir à l'être parlant » (p. 134). « (En) leur donnant os, l'écriture souligne ce qui y était certes accessible, mais masqué, à savoir que le rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant, à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient celle qui est effective mais qui lui demeure étrangère. Telle est l'Autre de la jouissance, à jamais interdit » (p. 135), celui dont le langage ne permet l'habitation justement qu'*interdit*. Interdit qui pour nous s'écrit *inter-dit*, c'est-à-dire de ce qui est « inter », entre les dits, entre les mots, puisque le jeu métaphoro-métonymique peut en effet l'évoquer, ce phallus, le signifier, bien sûr, mais surtout pas le nommer, ce que nous faisons d'une façon assez psychotique.

Puisque le nommer à travers des mots obscènes (p. 63), ce serait le tuer. Autrement dit, le faire déchoir de sa place. C'est bien pourquoi le phallus fonctionne pour nous là comme limite, comme limite de ce qui peut déceimment se dire, de ce qui peut déceimment faire sens.

Déjà dans *Die Bedeutung des Phallus*, Lacan remarque que le fait « que ce signifiant choisi comme le plus saillant de ce qu'on peut attraper dans le réel de la copulation sexuelle (...) ou que par sa turgidité est l'image du flux vital en tant qu'il passe dans la génération, voile le fait qu'il ne peut jouer son rôle que voilé, c'est-à-dire comme signe lui-même de la latence dont est frappé tout signifiable, dès lors qu'il est élevé à la fonction de signifiant. » « Le phallus est le signifiant de cette *Aufhebung* » (de cette annulation), qu'il inaugure par sa disparition. C'est pourquoi le démon de *Scham*, le démon de la pudeur, surgit dans le moment même où, dans le mystère antique, le phallus est dévoilé.

J'avais dit, au commencement de mon exposé, que bien que la fonction phallique concerne autant un homme qu'une femme, ils sont concernés de façon différente, et Lacan ne manque pas de la signaler dans ce séminaire.

Je reviens d'abord sur cette phrase : « Le phallus, en tant qu'organe, est la jouissance féminine ». Si un énoncé pareil décoiffe, c'est peut-être par la vérité qu'il déchaîne, à la manière dont une interprétation agit.

Quelle vérité ? L'épreuve qu'une femme représente pour l'homme. Ce (121)n'est pas particulièrement agréable à entendre, nous dit-il, et nous avons « horreur de la vérité » (p. 32).

Que pouvons-nous dire de cette horreur ? Pour un homme, la faille dans le corps féminin peut venir représenter la faille ouverte dans l'Autre et dès lors, bien entendu, susciter du même coup l'angoisse du partenaire en faisant surgir chez lui la question du « mais qu'est-ce qu'elle me veut ? » Question qui peut être éprouvée, comme vous le savez, avec la plus grande angoisse. Un homme peut se demander : « Qu'est-ce qu'il faut que j'y mette ? », « qu'est-ce qu'il faut que j'y abandonne ? », « qu'est-ce qui est attendu de moi ? »

Ce type de questionnement, jamais formulé comme tel jusqu'à Freud, est à l'évidence celui qui donne toute son énergie et qui lui fait créer la psychanalyse sur cette question : « Qu'est-ce qu'elle a donc dans le ventre ? » Quelle est l'énigme qui la rend femme, c'est-à-dire désirable ?

Peut-être qu'une femme serait moins inhibée face au désir parce qu'elle sait que le phallus, ce n'est pas tout. Pour une femme, la question du réel peut se présenter comme étant complètement différente, puisque dans l'Autre la question du trou pour elle se pose de manière différente ; parce que, pour elle, la place du réel, elle ne saurait pas la cerner. C'est-à-dire qu'elle serait plus près de ce savoir sur l'impasse de la jouissance, le savoir de la castration, qui est différent du savoir inconscient, qui, lui, ne connaît ni limites, ni césures : c'est un continu. La castration serait d'être congruent avec ce savoir-là. Et ce que l'analyse peut nous apprendre, confronté comme on est à des impossibilités de structure, est moins un savoir qu'une place par rapport au savoir.

Lacan nous rappelle ici « (qu') il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité, de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme » (p. 31).

« Il y a quelque chose d'inconnu qui est là, l'homme, il y a quelque chose d'inconnu qui est là, la femme, et que le tiers terme, en tant que tiers terme, il est très précisément caractérisé par ceci, c'est que justement il (le phallus) (122)n'est pas un médium », même « si on le relie à l'un des deux termes, le terme de l'homme, par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre, et inversement » (p. 127).

A la fin du séminaire, quand il ébauche ce qui deviendra les formules de la sexualité, il nous dit : l'homme est fonction phallique en tant qu'il est tout homme. Mais comme il y a le plus grand doute à porter sur le fait que le tout homme existe, c'est ça l'enjeu : c'est qu'il

ne peut être qu'au titre de tout homme, c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus.

Par contre, la femme ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel, qu'au titre d'*une* femme. Il n'y a pas de toute-femme, mais c'est par rapport à *toute-femme* qu'une femme se situe. Ce n'est qu'à partir d'être une femme qu'elle peut s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel.

Nous venons de dire que c'est par le rapport à *toute-femme* qu'une femme se situe (p. 132), tandis que le *toute-femme* est l'énonciation dont l'hystérique se décide comme sujet (p. 139).

La structure humaine est telle que l'homme comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré. Or *La* femme, elle, n'a rien à voir avec la loi sexuelle, mais *une femme* est châtrée par la loi sexuelle, elle n'a pas de possibilité de s'inscrire dans cette loi, de ce qui supplée au rapport sexuel, qu'à travers le désir de l'homme. C'est en ce sens que Lacan va dire que l'hystérique n'est pas *une femme*.

Je crois que cette affirmation, « le phallus, en tant qu'organe, est la jouissance féminine », fait éclater la prédominance imaginaire, la représentation imaginaire comme dérobade, comme éclipse, éloignant de la fonction le phallus.

Je rapprocherai cette formulation de celle que fait Roland Barthes dans *L'empire des signes*, oeuvre que Lacan recommande vivement dans ce séminaire et dont la lecture nous permet de saisir « cette féminité qui est donnée à lire, non à voir », nous dirons une féminité plutôt à lire qu'à voir, où le rien, le vide, le non-sens ont droit de cité.

(123) Pour finir, je voudrais rappeler que la clinique montre à Freud la filière de la dette, où l'homme s'instaure de ne pouvoir satisfaire à la fonction du phallus. Or, le déplacement de discours que Lacan propose de frayer, c'est de relativiser le caractère impérial, globalisant de ce signifiant sans pair.

Et ce qui est remarquable ici, c'est à la fois l'acuité, la façon non-ambiguë dont il définit la fonction du phallus, qui, une fois bien posée, enlèvera tout le pathos lié à un excès de jouissance, fait qui permet de faire apparaître à la fois la rigueur de sa logique et le non-sens, dont je pense que ce sont des repères qui permettent justement de se passer du père. Autrement dit, il fait vaciller la frontière entre Symbolique et Réel qu'est la fonction du psychanalyste. Justement, il marque une subtile différence entre le phallus et le Nom-du-Père : le phallus ne répond pas, il est silencieux, et, en évoquant le Nom-du-Père, il y a quelqu'un qui répond.

Dans ce séminaire, Lacan se demande si l'inconscient peut changer, et quelles sont les possibilités d'un discours qui ne serait pas du semblant. Questions qu'il nous lègue.

En tout cas, c'est le pari qu'il tient ici, à savoir : que des effets d'impossible sur le langage pourraient déplacer ce que nous subissons de par notre soumission au signifiant. Et que ce déplacement pourrait donner lieu à des possibilités créatives.

Eh bien, on prend le relais.